

SAUSSURE, Louis de (2017) *Des mots et des couleurs. Essai de linguistique*. Paris : Hermann, 266 pp. ISBN : 978-2-7056-9484-5.

**Mots clés** : Couleur ; langues ; termes basiques de couleur ; catégorisation ; perception ; universalité.

Cet essai est né à partir d'une conférence à l'Institut National Genevois impulsée notamment par André Hurt et George Kleiber. Se présentant dans la partie de remerciements comme un livre pour un non-spécialiste, cet ouvrage fait le point sur l'évolution des différentes recherches sur les couleurs dans le domaine des sciences humaines et sociales – notamment en linguistique, mais aussi, plus globalement, en psychologie, philosophie et anthropologie.

La première partie de l'essai est consacrée aux problèmes linguistiques que posent les termes de couleur dans la langue française. Partant de leur forme adjectivale première, les termes basiques de couleur acceptent la nominalisation – *le bleu, le rose*, etc. –, ce qui permet la création de catégories conceptuelles autonomes et abstraites. Ainsi, énoncer que quelqu'un n'aime pas le rose voudra dire que cette personne n'aime pas le rose en soi. Par ailleurs, certains termes chromatiques peuvent avoir deux formes nominales : *le blanc, la blancheur, le noir, la noirceur*, etc. Cependant, la forme dérivée ne sera pas autonome ni abstraite car elle dépendra d'un support – l'on parlera de la blancheur d'un objet, mais on ne dira pas que la blancheur est la couleur préférée de quelqu'un.

Quant aux adjectifs chromatiques, ils sont divisés en deux groupes : les termes basiques abstraits, fixes en nombre – *noir, blanc, rouge, jaune, vert, bleu, orange, rose, violet, gris, brun* – ; et les termes de nuances relevant d'objets du monde naturels ou matériels : *carmin, olive, citron*, etc. dont la liste est constamment complétée avec des néologismes. Les adjectifs de couleur les plus communs peuvent former d'autres adjectifs en ajoutant un suffixe à leur base. Le suffixe *-âtre*, par exemple, marque à la fois une approximation à une couleur et l'éloignement de son prototype. La compatibilité de ce suffixe varie selon le dictionnaire et la personne, mais il existe des termes comme *turquoiseâtre* dont l'acceptation est consensuellement plus difficile. De Saussure fait appel dans ces cas à la loi de la Pertinence de Sperber et Wilson : imaginer une couleur qui est vaguement d'une couleur précise demande trop d'effort mental pour l'interpréter. De ce fait, *turquoiseâtre* n'est pas pertinent. Par ailleurs, le suffixe *-âtre* peut être lié au dépréciatif : un canapé beigeâtre sera un canapé pas digne d'être dit *beige* ; mais c'est le suffixe *-asse* qui marquera toujours cette valeur négative – *blondasse, jaunasse, beigeasse*.

Un aspect très révélateur de la nature des adjectifs chromatiques est la gradation, qui est, selon l'auteur, plus une exception que la règle. Face aux différentes études affirmant un rapport entre la gradation et une valeur positive – *ciel très bleu* indiquerait le beau temps –, ou entre la gradation est un signe – *une herbe très verte est signe de fertilité* –, de Saussure souligne que la gradation est employée pour signaler qu'une teinte est plus visible que nous ne l'aurions prévu : l'herbe si elle dite « verte » et non « très verte » sera aussi signe de fertilité. De plus, la gradation sera pertinente aussi avec des objets dont la couleur n'est pas naturelle : une voiture pourra être très rouge et un tissu très orange si ces objets sont d'une couleur différente à celle à laquelle on est habitués. Cette idée est apportée par l'auteur, qui argumente que ce type d'énoncés sont bien présents dans la langue française quoiqu'ils soient oubliés dans les recherches précédentes.

En ce qui concerne les verbes – *rougir, jaunir, verdir*, etc. –, ils signalent un processus de changement chromatique et sont appelés ici « verbes de devenir » – même s'ils peuvent signifier aussi, dans certains cas, « rendre » –, par conséquent, leurs participes correspondants signalent la propriété d'être devenu d'une certaine couleur. Suivant cette idée, il existe dans *un papier jauni* une relation causale de changement qui n'existera pas dans *un papier jaune*. En général, la formation verbale est restreinte aux termes basiques, dont *griser, orange* et *violetter* semblent moins naturels. La réponse qui est donnée à cette restriction est le caractère économe du langage : si nos connaissances vont nous permettre d'imaginer la nuance exacte d'un papier jauni, il n'y aura pas besoin de créer un verbe à partir du terme *ocre*. En effet, l'emploi du terme basique sera suffisant parce qu'il viendra accompagné de nos connaissances du monde pour l'interpréter : l'on saura qu'un citron jauni aura une nuance différente qu'un papier jauni. Par ailleurs, le passage est graduel et non pas brusque, ce qui permet de passer à différents degrés de rouge, de vert, de jaune, etc. Cet argument appuie aussi l'inexistence d'*orange*, étant donné qu'il s'agit d'une couleur qui ne possède presque pas de nuances. Ceci justifie également la rareté de *orangeâtre* dans le sens de « presque orange » – emploi plus naturel pour indiquer la qualité : un orange un peu moche, sale –. En ce qui concerne la difficulté d'acceptation des verbes comme *verdâtrer, rougeâtrer* ou *bleuâtrer*, de Saussure (2017 : 93)

le justifie comme suit : « il est difficile de devenir ce qui se définit par l'absence », l'effort cognitif est, en conséquence, plus élevé que celui attendu par l'interlocuteur.

Dans la deuxième partie de l'essai, de Saussure prend du recul pour se pencher d'abord sur la distribution des termes chromatiques dans différentes langues – notamment les langues indo-européennes – d'un point de vue diachronique et contrastif. Face à l'hypothèse du relativisme linguistique selon laquelle notre langue détermine notre vision du monde, de Saussure souligne que les couleurs font partie de la catégorisation du monde, un monde qui est très similaire pour tous les humains – nous habitons dans la même planète – et dont les capacités cérébrales essentielles ont également des similitudes. Cette idée sera soutenue par différentes études exposées dans cette partie.

Les premiers chapitres de cette deuxième partie introduisent le lecteur aux différentes théories sur l'origine des langues indo-européennes ainsi qu'à l'étymologie des termes de couleur, où la racine du proto-indo-européen ainsi que la version latine sont données pour chaque terme basique. Ceci permet aussi de souligner l'existence de différentes associations des racines à d'autres concepts, phénomène commun à toutes les langues. Ainsi, l'on voit par exemple comment le rouge est associé à la beauté en russe, et le vert à la croissance en allemand et en anglais (*green-grow*) – liée au même temps à nos concepts de la croissance des végétaux en français.

Après ce parcours diachronique, de Saussure prend encore plus de recul pour se focaliser sur le lien entre le langage, la pensée et la culture. Il commence en expliquant que nous pouvons penser que le fait de ne pas avoir un mot pour un tel concept – présent dans une autre langue – rendrait impossible la pensée de cette catégorie. Cependant, les exemples montrent le contraire : même si le français n'a pas un terme pour le concept norvégien *tyvsmake* pour désigner le fait de grignoter en cachette lorsqu'on prépare à manger, cela n'empêche pas que nous le fassions aussi. Il serait certes intraduisible, mais non pas inexistant dans notre pensée. Ceci prouve que les pensées ne varient que superficiellement selon la langue et que, par conséquent, la pensée n'est pas purement linguistique : quoiqu'il soit plus facile de réfléchir et de communiquer quand les concepts précis sont présents dans la langue, il est possible de penser conceptuellement à des choses même sans en avoir un mot concret.

Cette réflexion sur le lien entre la langue et la culture nous reconduit vers les couleurs avec la question sur leur universalité, dont la recherche de Berlin et Kay<sup>1</sup> sur les termes basiques de couleur sera la base. Cette recherche montre, en analysant 98 langues différentes, qu'il existe un inventaire stable de termes basiques de couleur allant jusqu'à onze, et que cette régularité justifie que le découpage du spectre chromatique n'est pas libre et arbitraire. Même si cette étude a été très critiquée, de Saussure défend le grand avancement qu'elle a initié dans la recherche. Par ailleurs, concernant l'universalité de couleurs, de Saussure cite l'étude de Wierzbicka<sup>2</sup>, qui a identifié différents primats sémantiques – des concepts primitifs communs à toutes les langues – dont la couleur n'en fait pas partie : il existe une langue australienne, le walpiri, où la couleur est absente. Ceci montrerait que l'idée de couleur ne serait pas linguistiquement universelle, mais lorsqu'elle fait partie du lexique des langues, la théorie des termes basiques de couleur de Berlin et Kay s'applique.

En ce qui concerne la question sur l'influence des langues dans notre vision du monde, de Saussure (2007 : 243) donne une réponse ferme « Non : il y a autant de visions du monde que d'individus », mais il ajoute ensuite que chaque langue structure au moins superficiellement notre univers. Il y a certes une certaine influence, mais c'est notre cerveau qui détermine notre perception, et chacun aura sa propre version des représentations. En effet, cela explique nos désaccords sur des objets éloignés des exemples les plus représentatifs : un tabouret de bar peut être considéré un tabouret par une personne et une chaise par une autre, et ce sera le même pour les couleurs très nuancées. Cependant, quand il faut identifier les prototypes focaux des termes basiques de couleur, l'on obtiendra un clair consensus. Ce dont on ne pourra pas être sûr, en revanche, sera si nos expériences visuelles chromatiques sont identiques à celles des autres, car les couleurs sont, après tout, expérientiels et ineffables.

Cet essai aborde des sujets très divers mais reliés d'une manière très cohérente au sujet des couleurs dans la langue, ce qui permet de donner une vision très générale mais aussi très complète sur les différentes recherches existantes sur les termes chromatiques. De cette manière, le lecteur non-spécialiste pourra comprendre, grâce à la cohérence du texte, les différentes problématiques essentielles dans le domaine de la linguistique, de la philosophie ou de l'anthropologie en lien avec le monde chromatique, sa perception, sa catégorisation, et sa dénomination. Quant au spécialiste, cet ouvrage constitue, à notre avis, une lecture incontournable pour s'initier dans le monde des couleurs en linguistique. En effet, la quantité et la qualité des recherches exposées représentent sans doute un cadre théorique très riche qui permettra au chercheur de trouver également de nouvelles pistes de recherche sur ce sujet si passionnant.

Carmen QUINTERO ÁLVAREZ DE EULATE  
 Doctorado en Estudios Franceses  
 Universidad Complutense de Madrid  
 Université Paris Nanterre (ED : 138)  
 carmenquinteulate@gmail.com

<sup>1</sup> Berlin, B. & P. Kay, (1969) *Basic color terms : their universality and evolution*. London, University of California P.

<sup>2</sup> Wierzbicka, A., (2008) "Why there is no 'color universals' in language and thought" in *Journal of the Royal Anthropological Institute*. Vol. 14, pp. 407 – 425.